

XYZ. La revue de la nouvelle

Les fileuses

Aude



Numéro 101, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aude (2010). Les fileuses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 87–90.

Les fileuses

Aude

AU DÉBUT, elles étaient trois.
Trois sœurs venues de la Nuit.

Pendant une éternité, elles ont filé le temps entre leurs doigts, belles et silencieuses, le corps et l'esprit voués aux hommes, dans ce spacieux salon où le soleil et l'air frais pénétraient de partout à travers les voilages ondoyant sous la brise.

Leurs robes de soie sauvage bruissaient doucement à chacun de leurs mouvements, comme des ailes de libellule.

Les jours s'écoulaient, sans heurts, rythmés par le cycle de la vie. Les forces élémentaires s'imposaient encore, sans qu'il soit nécessaire de tout remettre en question à tout propos.

Elles ne sont plus seules, à présent, dans cette vaste demeure où les voix et les pas sont maintenant feutrés comme si quelqu'un agonisait, juste à côté.

Il y a quelque temps, neuf autres femmes ont cherché refuge auprès d'elles. À leur arrivée, elles étaient dans un état lamentable. Dehors, on les avait pourchassées, battues, violées.

Les trois sœurs, consternées, les ont recueillies et soignées, abandonnant leur ouvrage, renonçant ainsi à ces patients et obscurs gestes de femmes qui créent la vie et l'accompagnent, jusqu'à la fin.

Les laines aux couleurs riches et variées, les fuseaux de bois, les quenouilles et les ciseaux ont été jetés pêle-mêle aux oubliettes.

Jamais encore, même dans les pires moments, et il y en eut beaucoup, elles n'avaient songé qu'elles en viendraient un jour à cette extrémité.

Elles sont donc douze à présent.

La plupart de ces femmes sont à la crête éblouissante mais fragile de la maturité, juste avant que tout se mette à basculer, au ralenti mais inexorablement, pour les entraîner sans bruit vers l'abîme, les recouvrir peu à peu d'une fine couche de craie sous laquelle s'estomperont les traits, se diluera le regard, avant qu'elles disparaissent tout à fait. Mais cela n'arrivera pas à ces femmes. Elles sont d'une autre lignée.

Atropos, l'une des trois sœurs, est la plus âgée de toutes. Elle seule est vêtue de noir. C'est la plus redoutable. Elle se tient droite, majestueuse et inflexible.

La plus jeune des réfugiées n'a pas vingt ans. Elle a la grâce et la vivacité d'une biche. Elle arrive parfois mal à contenir la fougue qui la ferait bondir dehors en dépit de tous les dangers et malgré la peur qui a pénétré en elle comme un poison.

Elles vivent maintenant à la lueur des lampes, même le jour. Les fenêtres ont été aveuglées par de lourdes tentures qui ne laissent plus rien filtrer de l'extérieur.

Elles parlent peu et, quand elles le font, elles murmurent.

Elles se versent du thé dans de délicates tasses de porcelaine. Ou de fines liqueurs dans des coupes cristallines. Elles boivent à toutes petites gorgées.

Certaines se mettent parfois à fredonner, à réciter des poèmes, à jouer de la flûte. D'autres esquissent quelques pas de danse sur les tapis moelleux. S'enlacent un bref instant. Puis, elles s'arrêtent soudain, se taisent et se figent, déroutées.

L'une défait la longue tresse d'une autre, lisse ses cheveux, sans hâte, les renoue et les sertit de nouveau de minuscules étoiles.

Leurs mains glissent avec nonchalance sur l'arrondi des vases, sur l'acajou des tables, sur le brocart des fauteuils, sur l'étoffe des robes. Parfois sur un visage, une épaule.

Elles se maquillent. Elles se coiffent. Elles s'habillent. Se préparent à des fêtes qui n'auront pas lieu.

Elles le savent.

Elles se démaquillent. Aspergent leur visage d'eau de rose, se baignent dans des huiles odorantes. Se remaquillent.

88 Revernissent leurs ongles impeccables.

Un même parfum de muguet, de fougère et de mousse de chêne lie leurs corps, tel un fluide magnétique.

Ces femmes s'efforcent d'être calmes même si, à l'intérieur, elles sont désesparées. Elles se soutiennent pour ne pas succomber à la désespérance.

Elles sont ce qui ne doit pas mourir, ce qui doit être préservé pour que la vie continue.

Dehors, la folie des hommes, déjà si grande, a dépassé toutes les limites du fanatisme, de la cupidité, de la barbarie et de l'indifférence. Rien ne trouve plus grâce à leurs yeux.

Quand les autres femmes sont venues leur demander asile et protection, les trois sœurs ont décidé d'arrêter de filer la fibre soyeuse de la vie dont elles faisaient don aux hommes. Elles ont cessé de l'enrouler sur le fuseau du temps et de la couper, l'heure venue, pour veiller à l'harmonie du monde. Cela n'en valait plus la peine.

Depuis ce jour, dehors, les berceaux restent désespérément vides.

Malgré ce signe si manifeste, les hommes continuent à s'agiter aveuglément et à s'entredéchirer dans un temps qui ne se déroule pourtant plus, qui ne génère rien d'autre que la terreur qu'ils sèment sans répit, partout, qu'une avidité de plus en plus grande, que le malheur majuscule.

La mort, jusque-là tant redoutée, ne vient plus délivrer ceux qui n'en peuvent plus d'être malades ou vieux. Ni ceux qui en ont assez de ce monde effroyable. Car on ne meurt pas plus que l'on naît, à présent. Les hommes sont entrés dans une éternité qu'ils ont toujours souhaitée, mais qui se révèle un enfer. Celui qu'ils ont créé.

Dans le grand salon, la plus jeune des femmes est venue s'asseoir par terre près de la plus âgée des sœurs. Elle pleure.

Depuis un long moment, elle demande grâce pour les hommes qui, dehors, ont oublié combien était précieuse la fugace et précaire mesure de vie qui leur a été accordée.

Elle voudrait retourner avec d'autres dans cet univers dont elles ont pourtant été chassées violemment. Car elle sait que, là-bas, la majorité des humains essaie de résister tant

bien que mal à la démence de minorités toutes-puissantes, impitoyables. Ils ont besoin d'elles pour croire que leur résistance n'est pas vaine.

Pour cela, il faudrait d'abord que les trois sœurs reprennent leur ouvrage.

Le temps n'est pas venu et ne viendra peut-être jamais plus.